TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : France
Périodicité : Mensuel

Date : OCT 15
Page de l'article : p.63
Journaliste : Benoît Legemble

Alcool FORT

Le Rêve du retour nous plonge dans la conscience d'un exilé. Fable sur la mémoire et sur l'alcool signée Castellanos Moya.

PAR BENOÎT LEGEMBLE

Le Salvadorien Horacio Castellanos Moya pratique l'écriture au marteau. Il est un boxeur dont les mots vous traversent l'échine et dont émane l'odeur d'une chair corrompue. Chaque syllabe révèle la brutalité du réel. Une mise en jambe musclée et iconoclaste, où le grotesque vous pousse à ne rien prendre trop au sérieux.

Car on rit – même si c'est d'un rire hypocrite et gêné – devant la banqueroute du pitoyable Erasmo, journaliste peu zélé doublé d'un mari cocu. Éternel pilier de comptoir, il est un père calamiteux, qui chante à quatre grammes son innocence perdue et fomente le plan d'un retour au pays, délivré de sa femme et de sa fille.

Il narre la dictature et les brigades de la mort dans un Salvador à feu et à sang. Exilé au Mexique, Erasmo est un agitateur de consciences, qui révèle l'« inaptitude au trotskisme » de tout un peuple. Le communisme et ses déclinaisons clandestines sont un rêve qui s'essouffle.

Mais la brûlure du personnage est ailleurs, par-delà le tombeau d'une utopie flouée et la tartufferie idéologique. Elle tient en une épopée de l'alcool qui distille nos défaites secrètes, fait vaciller ce qui reste d'une enfance muette. Si la narration d'Erasmo bégaie, au gré des séances d'hypnose qui sont le fil d'Ariane du livre, l'homme n'apprend rien de ses erreurs. L'ivresse serait dès lors un état limite, où la « conscience de la fêlure » épouse un gouffre intérieur. L'auteur s'en fait l'écho, qui dès l'exergue rappelle l'Épître aux Romains de saint Paul : *« Car je ne comprends pas ce que je fais ; et je ne fais pas ce que je veux ; mais je fais ce que je hais. »* Et l'écrivain d'insister : *« Distinguer clairement les origines du mal ne signifie pas que ce mal cesse d'exister. »*

Le Rêve du retour est donc l'apologue halluciné d'un Œdipe « en bouillie ». Et la psychanalyse s'éclipse devant la comédie dérisoire des remords – toute « de larmes et de morve ». Par son humour noir et jouissif, sa liberté de ton enfin, Castellanos Moya marche sur les pas du père du journalisme *gonzo*, Hunter S. Thompson. Comme lui, il tire les conséquences romanesques de la conscience saisie à l'heure du « brandy fatidique ». Soit une beuverie qui fait remonter le traumatisme de l'assassinat du père (ce « trou noir »). Et le rêve du retour ne suffit plus à effacer l'ardoise. C'est qu'on ne se joue pas impunément des vestiges de la mémoire. L'auteur le prouve à merveille, avec son roman familial dynamité par l'angoisse. Reste la nuit sans fin, cataleptique et désastreuse, d'une pâle réminiscence.

LE RÊVE DU RETOUR
traduit de l'espagnol (Salvador)
par René Solis
Métailié
160 p., 17 €

Tous droits réservés à l'éditeur